

La fatalité du corps

Olivier REY

« Ma petite fille, si tu savais comme c'est facile de ne pas être un objet sexuel. »
Il prononça cette phrase doucement, mais avec une tristesse tellement sincère qu'elle résonna longuement dans la pièce.

Milan Kundera, *Le Livre du rire et de l'oubli*, VII § 4.

La diversité des corps

L'adolescent. Le corps. L'adolescent et son corps. Mais quel adolescent ? Quel corps ? Un adolescent moyen, avec un corps moyen ? Un adolescent platonicien, avec un corps platonicien ? Ou bien des adolescents très divers, avec des corps très divers, et des expériences qui se ressemblent comme l'endroit ressemble à l'envers, le jour à la nuit ?

Il marchait comme un de ces très jeunes et très beaux adolescents qu'elle avait vus sur les plages italiennes, détachés, aussi peu concernés que possible par leur beauté mais dont on devinait, à l'agilité ou à la nonchalance, qu'ils jouissaient intensément, égoïstement, de leurs muscles, de leurs réflexes, de la souple et rapide mécanique de leurs corps – corps jusque-là solitaire, heureux de l'être et dont ils ignoraient encore le pouvoir à venir¹.

Voilà pour certains – qui au demeurant ignorent rarement leur pouvoir à venir, qui s'exerce déjà au présent. Pour d'autres, la description serait moins lyrique : on devinerait, à la gêne ou à la maladresse, qu'ils souffrent intensément de leur corps disgracieux – corps n'exerçant aucun pouvoir d'attraction, et menacé par une durable solitude. Un personnage d'Angelo Rinaldi l'affirme : un être laid n'a pas de jeunesse.

Le corps de l'enfant appartient à ses parents, il existe d'abord aux yeux des parents qui s'en occupent, veillent sur lui, souvent le valorisent en le prenant en photo, en le filmant au caméscope. L'adolescent doit s'approprier son corps en le soustrayant à l'intérêt familial, ou en

¹ Françoise Sagan, *De guerre lasse*, Gallimard, coll. Folio, 1986, p. 88.

constatant la disparition de cet intérêt. D'objet des parents, le corps se fait porteur, vecteur du sujet. Mais cette évolution est loin d'être pure émancipation : à travers le corps, le sujet se constitue sous le regard des autres, livré à leur jugement. Sortir de l'aliénation primitive de l'enfant à sa mère, à ses parents, ne signifie pas échapper à l'aliénation. La multiplication des regards agrandit l'espace. Mais en même temps, ces regards sont dépourvus d'indulgence : si certains en reçoivent de perpétuels hommages, pour d'autres la situation est plus indécise, pour d'autres encore elle est calamiteuse.

La libération des corps

Cet état de fait n'a rien d'une nouveauté, mais les modalités ont évolué. Le XX^e siècle a unanimement, sous tous les régimes, autoritaires ou libéraux, exalté la jeunesse. Par esprit de suite la jeunesse de la jeunesse devait finir par concentrer sur elle l'attention : tel a été le cas durant les dernières décennies, où l'adolescence est devenue à la fois visible, passionnante et problématique. Période de la vie ignorée en tant que telle dans beaucoup de sociétés humaines², elle s'est trouvée à la fois dilatée (disparition de la période de latence au profit de la pré-adolescence, frontières vers l'aval mal définies), et fortement valorisée dans les représentations sociales. La conception dominante, dans les pays occidentaux, s'exprime en ces termes :

Plus précoce, plus libre – d'avoir des relations sexuelles, de gérer son argent –, l'adolescent est plus tôt que naguère acteur de sa vie. Physiquement au sommet de sa force, intellectuellement en plein essor, socialement curieux de tout, psychologiquement prêt à prendre des risques comme à aucun autre âge de la vie, il est l'âge de tous les possibles³.

En deux phrases, tout est dit. Ce qui se veut une description prend la forme d'un abandon extatique. « L'homme ne veut pas être dieu, il veut être jeune » : la validité universelle de cette affirmation peut être discutée, elle est certainement vraie pour l'Occident contemporain. En témoigne la vision enivrée de cet âge qui vient d'être citée, sacrifiant la diversité du réel à l'attrait d'un idéal, fortement érotisé. Idéal érotique tellement diffusé dans l'atmosphère ambiante qu'on en mesure mal l'emprise – qu'elle s'exprime directement, comme dans l'utilisation publicitaire des corps adolescents, ou indirectement, comme dans le passage de la répression aux encouragements plus ou moins précis à la sexualité adolescente. Le roman de Gombrowicz *La*

² Le mot latin *adulescentia* désigne la jeunesse, *adulescens* le jeune homme ou la jeune femme de dix-sept à trente ans, voir au-delà. L'abréviation « ado » est de plus en plus employée, peut-être parce que le terme « adolescent » se met à paraître trop long, trop guindé pour l'usage de plus en plus fréquent qui en est fait. Avec la marque du participe présent latin, disparaît également ce que le terme indiquait de transitoire au profit d'une identité plus marquée. Enfin, il faut tenir compte du désir de se rapprocher de ceux que le terme désigne en imitant leur liberté de langage.

³ *Le Monde*, 1^{er} septembre 2004, « Adolescents : ce que révèle la crise » (Catherine Vincent). Si crise il y a, on peut se demander si une telle représentation de l'adolescence n'en est pas en partie responsable.

Pornographie, montrant les efforts que déploient deux hommes mûrs, non pour « profiter » d'un garçon et d'une fille de seize ans, mais pour les apparier, est à cet égard emblématique. Le recours à la littérature, en ce point, n'est pas fortuit : il faut cet écart pour que soit révélée la part de concupiscence entrant dans ce qui se donne toujours, dans le discours, comme un combat pour délivrer les élans naturels des pesanteurs d'une morale archaïque. Hélas, une telle *libération* n'a pas que les effets escomptés.

Que la compétition scolaire se soit ou non adoucie, la question peut faire débat. Au moins, les formes extérieures de cette compétition ont-elles été, autant que faire se peut, estompées : plus de compositions, de classements, de prix, des orientations retardées au maximum, des cursus indifférenciés le plus longtemps possible. L'institution continue de sélectionner, mais à regret, avec mauvaise conscience, presque en catimini. Pour autant, les hiérarchies ont-elles disparu à l'école ? Il s'en faut de beaucoup. Dans les collèges et les lycées, la compétition fait rage. Elle s'est seulement, favorisée en cela par la mixité, déplacée, polarisée sur un nouveau terrain : le terrain sexuel. Qui a un copain ou une copine, qui n'en a pas ; qui sort avec les canons, qui ne sort avec personne : telles sont les véritables questions. C'est ainsi. On peut sourire, hausser les épaules, passer sur le sujet avec condescendance, dire que là n'est pas l'essentiel. Mais l'essentiel pour qui ? Car une chose ne doit pas être oubliée : pour sourire ou hausser les épaules, il faut être capable de prendre ses distances avec la réalité immédiate. Il faut en avoir les moyens. « Tous les chagrins sont supportables si on en fait un conte ou si on les raconte », dit Karen Blixen. On peut même en rire, cela s'appelle l'humour. L'humour repose sur un déplacement, un passage au « surmoi » : adopter vis-à-vis des événements la même position que le parent qui consolait un enfant en disant : allons, allons, ce n'est pas grave. Mais si aucun regard adulte n'est là, qui permettrait de se dire : allons, ce n'est pas grave ? Or, tel est bien le cas. Des adultes qui considèrent les adolescents « plus précoces, plus libres d'avoir des relations sexuelles, plus tôt que naguère acteurs de leur vie » ne sont nullement en position de tempérer, de relativiser les difficultés que ces derniers sont susceptibles de rencontrer : il n'y a plus de déplacement possible, il n'y a plus d'extérieur.

Affranchi de l'autorité des adultes, l'enfant n'a pas été libéré, mais soumis à une autorité bien plus effrayante et vraiment tyrannique : la tyrannie de la majorité. [...] [Les enfants] sont soit livrés à eux-mêmes, soit livrés à la tyrannie de leur groupe, contre lequel, du fait de sa supériorité numérique, ils ne peuvent se révolter, avec lequel, étant enfants, ils ne peuvent discuter, et duquel ils ne peuvent s'échapper pour aucun autre monde, car le monde des adultes leur est fermé⁴.

Les adolescents sont dans une situation comparable. Le témoin intérieur qui fait défaut à l'enfant, et qui permet d'échapper à l'emprise de l'Autre, s'est constitué, mais quels sont ses

⁴ Hannah Arendt, « La crise de l'éducation », in *La Crise de la culture*, Gallimard coll. Folio essais, 1989, p. 233.

moyens ? Que le monde des adultes soit fermé, ou qu'il renie sa différence, dans les deux cas le point d'appui externe fait défaut. Sans levier, l'adolescent est voué à vivre dans le monde tel qu'il se présente. Car il n'est pas un surhomme nietzschéen, qui choisit ses valeurs de façon active et souveraine en n'écoulant que sa volonté de puissance. Il est soumis au contexte, aux modèles ambiants. Et le contexte, pour le dire crûment, est « un monde composé de canons et de boudins, de *mecs top* et de blaireaux⁵ ». On peut se récrier, contester, réprouver un tel langage, trouver que c'est voir la réalité par le petit bout de la lorgnette. Le résultat, c'est qu'on aura refusé de voir la réalité telle qu'elle est. On peut affirmer que les choses sont beaucoup plus subtiles. Ce qui est parfaitement vrai – mais la subtilité ne vaut que si elle affine les vérités premières, non si elle les dissimule ou les fait oublier.

La vérité première, c'est que « la sexualité est un système de hiérarchie sociale » qui s'impose dès l'adolescence, avec une emprise d'autant plus grande qu'à cet âge il n'y en a guère d'autre. Les mauvais élèves d'autrefois pouvaient, le cas échéant, trouver des compensations – caractère indépendant et dégourdi, force musculaire, connaissance de l'autre sexe, etc. –, ils pouvaient se moquer des forts en thème et des tableaux d'honneur. Toute une littérature a fait des cancre ses héros. Mais dans la compétition sexuelle, que peuvent opposer les vaincus aux vainqueurs ? Très peu de chose. D'éventuels succès scolaires ? Cela peut contenter les parents, mais reste inefficace à un moment où l'enjeu est d'exister par soi-même, vis-à-vis d'instances extérieures qui, les institutions faisant défaut, ne peuvent être que les pairs. L'ancienne morale bourgeoise se défiait du sexe par lâcheté, par peur de vivre, par paresse : « Naturellement le sexe est et a toujours été un péché parce qu'on n'a pas besoin de se donner du mal pour obtenir ce qui est défendu⁶. » Mais si le sexe n'est plus un péché, s'il est admis et non seulement admis, mais donné en exemple ? Alors on ne peut s'en prendre qu'à soi de ne pas obtenir ce qui est à la libre disposition de tous. Ainsi est apparue une nouvelle figure de « cancre ». Mais celle-là, absolument dépourvue de grâce, irrattrapable, rebelle à la transmutation littéraire. On peut les comprendre, les plaindre, pas les aimer.

La biologisation des corps

Les adolescents entrent dans la compétition sexuelle avec leur corps comme premier viatique. Certains en retireront d'innombrables ou mémorables succès ; d'autres connaîtront des fortunes plus diverses ; d'autres enfin auront, d'emblée, des chances inférieures à celles d'un

⁵ Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Flammarion, 1998, p. 152. Ces découpages sont loin de reposer uniquement sur les caractéristiques physiques. L'image qu'on donne dépend de la façon dont on se perçoit soi-même – sans oublier que cette perception de soi-même dépend de la manière dont on est perçu.

⁶ Fritz Zorn, *Mars*, Gallimard, coll. Folio, 1982, p. 104.

employé du textile sans qualification, licencié à cinquante-cinq ans et qui cherche un emploi dans une région en crise. On veut toujours que les adolescents manquent d'informations : sur la sexualité, les moyens contraceptifs, la prévention du sida. Alors on leur en donne, sans toujours mesurer qu'en même temps on approfondit chez certains un autre manque, plus fondamental. « Tout comme le libéralisme économique sans frein, et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de paupérisation absolue. Certains font l'amour tous les jours ; d'autres cinq ou six fois dans leur vie, ou jamais. Certains font l'amour avec des dizaines de femmes ; d'autres avec aucune. C'est ce qu'on appelle la "loi du marché"⁷. »

L'adolescent, dans le marasme, a au moins cet avantage de pouvoir bercer l'espoir d'un avenir meilleur. Mais le peut-il vraiment ? « Physiquement au sommet de sa force, intellectuellement en plein essor, socialement curieux de tout, psychologiquement prêt à prendre des risques comme à aucun autre âge de la vie, il est l'âge de tous les possibles » : ce type de représentation lui laisse peu d'illusions. On le lui affirme : il est au point culminant de son existence. Après il ne fera que décatir. En regard des atours de la jeunesse, l'âge adulte fait grise mine, ne vaut qu'en tant que survit en lui un peu des vertus juvéniles, pour ne pas parler de la vieillesse synonyme de naufrage. « De tous les signes de débilité de l'époque, l'un des plus irritants est pour moi la façon dont cette époque parle de la vieillesse : façon turbulente (elle en parle tout le temps) et bornée (elle en parle institutionnellement, jamais existentiellement, "retraite légale", "résidence du troisième âge"). [...] Aujourd'hui, il n'y a pas de contrepartie symbolique à la vieillesse, aucune reconnaissance d'une valeur spécifique : sagesse, clairvoyance, expérience, voyance⁸. » Ces façons de voir investissent le corps d'une importance exorbitante : son déclin est, exactement, celui de l'être. Voilà l'adolescent placé dans une situation singulière : le corps qu'il s'approprie est, immédiatement, à son sommet. Et lui avec. Au début est l'apogée. Qu'en conclure si l'apogée est très bas ?

À travers son corps, l'adolescent est confronté de plein fouet aux apories de l'époque. En le dérobant au contrôle familial, en acquérant le droit d'en disposer à sa guise, il devient libre. Mais c'est pour découvrir que cette liberté est sévèrement, et doublement contrainte. D'un côté, par un déterminisme biologique qui identifie l'être au corps, et livre le corps aux fatalités de la matière. C'est en réaction à cette assignation biologique que peut s'interpréter la vogue de pratiques comme le piercing, le tatouage, ou les jeux consistant à exercer une violence contre soi-même. D'un autre côté, la liberté se heurte aux « lois du marché » de la séduction, plus rigides à l'adolescence que jamais. Là encore, le corps apparaît sous les dehors de la fatalité. Une fatalité d'autant plus difficile à appréhender que partout ne s'exposent – à la télévision, dans les

⁷ Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Éditions J'ai lu, 1997, p. 100.

⁸ Roland Barthes, *Le Neutre*, Seuil, 2002, p. 192.

magazines, sur les affiches – que des : « c’est mon choix » ; une fatalité d’autant moins compréhensible que la science moderne, qui a fait du corps sa chose, véhicule un idéal de toute puissance, de convertibilité de tout en tout. Pourtant, les techniques de modification de l’apparence, complaisamment exposées par les médias, quelle infime fraction de la population y a accès ? Ce qui fait qu’au bout du compte, elles nourrissent infiniment plus de frustrations qu’elles n’apportent de secours. Même quand ces techniques sont mises en œuvre, leur pouvoir demeure modeste, elles ne peuvent accomplir de miracles. Du côté des régimes, du *training* et des efforts du même ordre, les résultats sont également limités. Le corps résiste. Parce qu’il a son équilibre, ou parce qu’il est symptôme de difficultés qui se jouent sur une autre scène, inconsciente. Quand il se rend, c’est au prix d’un labeur harassant et gestionnaire, aux antipodes de l’abandon à la jouissance qu’il est censé permettre et qu’en fait il interdit⁹. Le corps-objet, objectivé, machine à maîtriser et dompter, a trop pris le pas sur le corps vécu – ce que la phénoménologie appelle le corps propre, le corps tel qu’on l’habite, non pas partie du monde, mais ce par quoi on est au monde. Ce corps vécu était repoussé par l’ancienne morale, car trop charnel. Il est également ignoré par la science moderne, car pas assez matériel. Cette symétrie dans le rejet devrait donner à réfléchir. Le matérialisme n’est que l’image inversée du spiritualisme – c’est-à-dire qu’il lui est identique, au signe près. Sous couvert de matérialisme, c’est un dualisme radical qui se perpétue : le corps entièrement déspiritualisé, livré sans résidu à l’objectivation, a pour résultat paradoxal d’exiler entièrement le sujet de son corps. On en trouve un signe caricatural dans le « rêve » caressé, dans certains milieux scientifique américains, d’un abandon du corps pour un transfert de soi sur un nouveau support, moins contingent et plus durable. Il est permis de supposer que ceux qui chérissent ce fantasme n’appartenaient pas au camp des vainqueurs, dans la compétition sexuelle entamée au collège. L’esprit qui les meut n’est pas une singularité isolée : il trouve de profondes résonances dans les évolutions de la science contemporaine, qui elle-même a de profondes incidences sur l’évolution de notre monde.

Par une métaphysique biologisante, la question du corps n’a pas été éclaircie. Elle n’a fait que gagner un degré en obscurité, en passant pour résolue.

⁹ « Les obsessions diététiques, la tyrannie de la “ligne”, l’inlassable injonction concernant le *look*, la médicalisation de la moindre activité, l’obligation de performance sportive ou de conformité professionnelle, la cruelle prévalence de la jeunesse contre toute idée de maturité ou de sagesse : tout cela induit une cruauté *physique* envers soi-même dont les magazines colportent ingénument l’écho. Ces mortifications glorifiées ne valent-elles pas largement, en intensité d’effort et de douleur, les restrictions exercées jadis sur les désirs sexuels ? » (Jean-Claude Guillebaud, *La Tyrannie du plaisir*, Seuil, coll. Points, 1999, p. 470).